

NUSSEIBEH : LA PALESTINE

Longtemps gardienne des clés du Saint-Sépulcre, sa famille symbolise une Jérusalem disparue. Formé à Oxford, pétri de culture classique, hostile à la violence, Sari Nusseibeh n'aime pas la politique. Mais la politique ne lâche pas cet inlassable avocat de la coexistence entre Israéliens et Palestiniens. Ses Mémoires ont pour titre « Il était un pays » (J.C. Lattès). Il était un homme...

PROPOS RECUEILLIS À JÉRUSALEM PAR ÉLISABETH LÉVY

Le Point : Vous êtes né en 1948. Comme Israël...

Sari Nusseibeh : Non, en 1949, j'ai un an de moins. Bizarrement, je me fais vieux alors qu'Israël est un pays jeune.

Votre père, qui vous a légué sa capacité d'espérer, était un homme de culture et de raison. Il a compris très vite que le cours de l'Histoire n'allait pas s'inverser.

Mon père savait qu'il faut faire avec la réalité. Et Israël était une réalité. Dans les années 40, alors que l'*alya* [l'immigration juive en Palestine] s'intensifiait, il faisait partie des Palestiniens qui croyaient déjà à la solution de deux Etats. En 1948, immédiatement après la création d'Israël, le mufti de Jérusalem lui a demandé de s'entremettre pour tenter de réactiver l'hypothèse de la partition. Cette fois-là, ça n'a pas marché.

Les autres fois non plus. En juin 1967, vous étudiez la philosophie à Oxford. Parti de Jordanie, vous revenez dans une Jérusalem passée sous contrôle israélien. Quels sont vos premiers souvenirs de cette ville sans barbelés ?

La disparition d'une frontière est un phénomène très étrange. Lorsque le premier bus israélien Egged est entré dans Jérusalem-Est, nous étions terrifiés par cet objet bizarre, ses inscriptions en caractères hébraïques, ses formes inconnues. Progressivement, les bus nous sont devenus familiers, des arrêts ont été installés dans les quartiers arabes, nous nous sommes mis à les utiliser puis à y travailler. L'effet d'une frontière qui tombe, c'est aussi que l'on peut s'approprier ce qui nous était étranger, pénétrer les structures au lieu de les détruire. Beaucoup de gens vivent dans le fantasme que l'on pourrait secouer le tapis, faire disparaître tout ce qui a été fait et ressusciter le passé dont ils ont conservé la mémoire. C'est une folie. On ne peut pas remonter le temps.

Vous avez toujours eu une position aussi marginale que l'avait été celle de votre père. Seul un original de votre espèce pouvait se rendre en famille dans la piscine d'une colonie juive de Cisjordanie. Au milieu des années 80, vous cessez de défendre la partition pour vous faire l'avocat d'un Etat binational dans un article intitulé « Annexez-nous ! ».

La situation s'enlisait, rendant la solution des deux Etats de moins en moins crédible. Les Palestiniens avaient tout intérêt à revendiquer l'égalité des droits dans un seul Etat

et à reformuler leur stratégie en abandonnant les trois revendications de l'OLP – retour, autodétermination, indépendance – au profit du droit d'exister, de revenir et d'être des citoyens égaux.

Ce qui signifiait la fin du projet sioniste d'Etat juif...

C'était la fin de l'Etat juif, mais aussi de l'Etat arabe. En vérité, j'espérais créer un électrochoc, montrer aux Israéliens qu'ils commettaient une erreur terrible en nous maintenant sous leur domination. Un journaliste israélien m'a demandé si j'étais prêt à aller au bout de ma logique et à servir dans l'armée. J'ai répondu, pas très sérieusement, que j'étais aussi capable que n'importe qui de rouler des mécaniques avec un fusil en bandoulière. Dans la presse palestinienne, on a dit que je voulais devenir juif ou entrer dans l'armée israélienne. Puis l'Intifada a montré que les Palestiniens voulaient leur propre Etat.

Vous n'y avez jamais cru, à cet Etat de tous les citoyens ?

C'est la solution idéale. Mais ni les Arabes ni les Israéliens ne sont très idéalistes. Si personne ne veut d'un mariage en bonne et due forme, mieux vaut divorcer proprement. Cela dit, de nombreux Palestiniens « de gauche », au sens européen du terme, ne croient plus à la possibilité des deux Etats et sont de nouveau tentés par l'Etat binational.

Sauf que les Palestiniens « de gauche » sont bien moins nombreux que ceux qui veulent un seul Etat de Palestine.

Je parlais de l'élite laïque. Le Hamas, c'est une autre histoire. Il veut un Etat musulman sur l'ensemble de la Palestine. La société a perdu ses valeurs. Les divergences idéologiques sont irréconciliables. Aujourd'hui, un gouvernement de tous les Palestiniens est impensable.

Cette désagrégation concerne aussi l'élite. Est-elle tentée par la démission, voire l'émigration ?

Je ne suis pas certain que l'émigration soit très nourrie. Il y a de plus en plus de monde ici. Cette terre souffre plutôt de congestion. Quant à l'élite, elle n'a jamais beaucoup pesé. Pour l'ensemble des universités palestiniennes, on doit compter moins de 2 000 professeurs titulaires d'un doctorat. Nous nous croyons éduqués mais nous en sommes loin. De plus, l'éducation ne fait pas forcément de bons fonctionnaires. Au moment des accords d'Oslo, j'ai mis sur pied des commissions techniques. Les gens étaient enthousiastes, ils voulaient participer. Mais quand ils se sont retrouvés derrière leur bureau de l'Autorité palesti-

DES LUMIÈRES

nienne, ils n'ont pas vraiment pris leur travail au sérieux.

Les organisations pourrissent par la tête.

Arafat a imposé la question palestinienne à l'ordre du jour planétaire. Était-il capable de jeter les bases d'un Etat ?

Arafat était vraiment quelqu'un de... spécial. Il suffit de le comparer au président actuel. Abou Mazen [Mahmoud Abbas] est un type bien, il n'est définitivement pas un géant. Arafat était un géant. Et les géants commettent beaucoup d'erreurs. Il ne comprenait pas grand-chose à la société israélienne. Mais aucun autre que lui n'aurait été capable de ramener le mouvement national palestinien de l'autre côté du Jourdain. Après 1948, ce mouvement n'avait connu que l'exil. Et, cinquante ans plus tard, il l'installait à Jéricho, puis à Ramallah. On peut dire qu'il a amené les Palestiniens en Terre promise...

Arafat a peut-être reconquis la moitié de la Palestine mais, pour beaucoup, reconnaître Israël revenait à la perdre en totalité.

Mais elle avait été perdue en 1948! Le problème est qu'ils ne le savaient toujours pas.

Avant de sombrer dans le coma, Ariel Sharon a pris acte de l'échec du Grand Israël, dont il avait été l'un des principaux artisans. Mais 500 000 Israéliens juifs vivent en Cisjordanie.

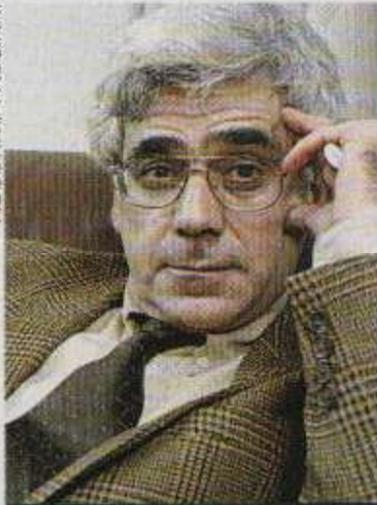
La colonisation révèle-t-elle un expansionnisme structurel d'Israël ?

Je ne dirais pas qu'Israël est le fruit d'un projet colonialiste. Je parlerais plutôt d'un « empire accidentel », pour reprendre le titre d'un livre récent. Je ne crois pas qu'en 1967 les Israéliens avaient un plan en tête. En tout cas, pas le gouvernement israélien. D'une certaine façon, nous avons tous, Palestiniens et Israéliens, été embarqués dans ce processus par des groupes qui ont fait prévaloir leur volonté sur le terrain. Menée sous la bannière de l'Unique et du sacré, la colonisation a d'abord été une réalité objective. Laquelle devait nécessairement se traduire par l'éviction d'un peuple.

L'intrication des deux sociétés est aussi une réalité objective.

Les Palestiniens se sont retrouvés dans une situation mentale inextricable, schizophrénique. Plus ils étaient encerclés par les infrastructures du Grand Israël, plus leur identité s'affirmait. Mais le mouvement même de la vie a fait que leur existence concrète s'est de plus en plus mêlée à celle

AGOSTINO PACCIANI



Repères

1949 : Naissance à Damas.

1967 : Etudiant à Oxford. Tombe amoureux de Lucy Austin, fille d'un philosophe britannique, qu'il épousera.

1974 : Etudes postdoctorales à Harvard.

1978 : S'installe à Jérusalem, dans la vieille ville. Professeur à Birzeit.

1979/1980 : Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem.

1980 : Entre en politique en créant un syndicat universitaire.

1986 : Décès de son père.

1991 : Accusé d'intelligence avec l'Irak, passe trois mois en prison.

Depuis 1995 : Président de l'université Al-Qods.

2003 : Initiative Ayalon/Nusseibeh.

des Israéliens ; ils travaillaient parmi eux, allaient sur les mêmes plages, achetaient et vendaient les mêmes marchandises. Bref, le corps palestinien était immergé dans l'espace physique israélien pendant que la conscience palestinienne quittait l'espace mental israélien. A la fin, il fallait bien réunir le corps et l'esprit. L'indépendance supposait d'arracher le corps au milieu israélien. Malheureusement, ce n'est pas ce que Dieu avait en tête pour nous.

On aimerait bien savoir ce qu'il a en tête. La religion joue-t-elle un grand rôle dans ce conflit ?

Il est étrange que les gens soient primitifs au point de croire que Dieu leur enjoint de tuer pour sa gloire ou qu'il a dessiné les frontières de leur pays. J'ai été élevé dans l'idée que tout cela appartenait au passé.

Pourquoi la solution raisonnable paraît-elle hors d'atteinte alors que tout le monde la connaît ?

Après Oslo, les gens percevaient vaguement le but, mais comme on voit la terre ferme à partir d'un bateau, sans en distinguer vraiment les contours. Personne ne connaissait les détails. Si les dirigeants avaient expliqué leur projet, ils auraient pu réussir. Mais les gens ont peu à peu découvert ce dont il était question et ils ont pris peur. Lorsque Ami Ayalon et moi avons lancé notre initiative (1), nous avons prévu chaque détail du règlement. Le document est prêt, Abou Mazen et Ehoud Olmert pourraient le signer demain. Ils devraient ensuite se battre dans leurs sociétés respectives pour l'imposer. Or ce ne sont pas des guerriers.

Jérusalem, où votre famille vit depuis des générations, a longtemps ressemblé au décor de ces contes que vous aimez tant. Que vous inspire son sort ?

J'ai décidé de ne pas prendre cette question trop au sérieux. Malgré l'histoire, l'architecture, la lumière, je ne suis pas sûr que Jérusalem soit encore un endroit spécial. Je ne voudrais pas y être enterré.

Quel serait votre choix ?

J'hésite entre le désert qui domine la mer Morte et un certain village d'Auvergne. En tout cas, dans un endroit où j'ai des souvenirs heureux avec ma femme et mes enfants ■

« Il était un pays. Une vie en Palestine », écrit avec Anthony David, traduit de l'américain par Marie Boudewy (JC Lattès, 500 p., 26 €).

1. En 2003, Nusseibeh a signé avec Ayalon, un ancien chef du Shin Beth, un document comportant les modalités précises d'un règlement du conflit.